

en soit, je dois le voir ! C'est un obstacle que ma mauvaise chance jette sur mon chemin. Il faut le tourner ou le briser !

Jacques essuya son front mouillé de sueur, replaça le livret dans son portefeuille, remit le portefeuille dans sa poche, puis, prêt à braver l'orage qui peut-être grondait sur lui, il gagna le gaillard d'avant. Ovide, convaincu que l'Anglais avait fait sa commission, et presque certain que le passager porteur du nom de Paul Harmant, qu'il fût ou ne fût pas son cousin, viendrait le trouver pour avoir une explication avec lui, attendait sans trop d'impatience en fumant force cigarette. Quand il aperçut Jacques, il se dirigea vivement de son côté.

—C'est vous, monsieur, fit-il en le saluant. Je vous remercie de vous être dérangé pour moi, et je vous en remercie d'autant plus qu'en vous regardant de près, quoiqu'il y ait bigrement longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, je suis à peu près sûr de ne pas me tromper et de tendre la main à mon cousin, à mon vrai cousin, car vous êtes Paul Harmant, n'est-ce pas ?

—Parfaitement ! répondit Jacques, sentant qu'il ne pouvait nier, car le registre du bord portait le nom et les prénoms qu'il avait jugé convenable de s'offrir, et la vérification était facile.

Ovide poursuivit :

—Paul-Honoré Harmant, de Vougeot (Côte-d'Or), le pays du plus fameux vin de France ! fils de Césaire Harmant.

—Et de Désirée-Claire Soliveau, acheva Jacques.

—La propre sœur de mon père, dit le Dijonnais.

—Ce qui fait que vous êtes mon cousin Ovide Soliveau.

—Un peu, mon neveu ! s'écria Ovide.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis Ovide reprit joyeusement, avec sa familiarité de bon vivant.

—Ah ! saperlipopette, mon cousin, quelle veine de se retrouver ! Moi je te croyais mort !

Mort ! répéta Jacques Garaud avec un sourire. Entre nous, j'en doute un peu ! Qui diable a raconté cela ?

—On le disait au pays, où je suis allé il y a cinq ans, mais on n'en était pas tout à fait sûr.

—Enfin, d'où venait ce bruit absurde ?

—Un ouvrier genevois, de passage à Dijon, avait persuadé ça à ta mère. Il ajoutait que tu avais claqué à l'hospice. La bonne femme allait écrire afin d'apprendre la vérité, quand elle mourut elle-même d'une attaque d'apoplexie, un an juste après ton père. Tu as dû savoir tout ça ?

—Oui, oui, répondit Jacques Garaud, enchanté de se trouver si bien renseigné, j'ai su ça à l'époque, et ça m'a fait beaucoup de chagrin. Pauvre père, pauvre mère.

Et le misérable fit semblant d'essuyer une larme. Ovide reprit :

—Tu as été au pays, sans doute, toucher le petit héritage que tes parents t'avaient laissé ? Pas grand'chose. Mais enfin ce qui arrive est toujours bon à prendre.

—C'était peu de chose en effet, répliqua Jacques.

—Faut pas te plaindre, ma vieille. Je n'ai pas hérité d'un radis, moi qui te parle.

—Comment, tu as perdu tes parents ?

—Il y a deux ans. Plus un Soliveau dans la Côte-d'Or ! De toute la famille c'est moi seul qui reste. Comme toi de la famille Harmant, mon vieux Paul. Disparue, la famille Harmant ! Ni tenants, ni aboutissants. Ça nous constitue la position d'orphelins. Deux pauvres orphelins ! Ah ! quelle chance de se retrouver entre cousins ! Figure-toi que je ne t'avais pas positivement reconnu d'abord, le premier jour. Je doutais. Dame ! Voilà six ans que nous ne nous sommes vus, tu avais vingt-cinq ans et moi vingt-deux, et tu peux te flatter d'être joliment changé, à ton avantage d'ailleurs. Ah ! sans le nom, tu sais, jamais je ne t'aurais reconnu pour mon cousin. Il y a aussi la toilette ! Mazette, quelles frusques ! T'es devenu un "smossieu" très chic, un particulier tout à fait rupin ! Est-ce que depuis notre seule et unique rencontre à Marseille, il y a six ans, tu as fait fortune ?

—Fortune ! pas précisément.

—Tant pis.

—Mais, néanmoins, je ne me plains pas de ma position. J'ai mené à bien une invention qui m'a permis de mettre de côté quelques milliers de francs.

Ah ! tonnerre ! les inventions, ça vous enrichit un homme d'un coup, à moins que ça ne tourne mal, et alors, "ratiboisé" Mais tu étais un malin, toi ! tu avais été à l'école de Châlons et ensuite aux "Arts et Métiers." Tu avais du goût pour le dessin.

—Oui, oui, j'ai beaucoup travaillé.

Puis Jacques, voulant changer le cours de la conversation et obtenir des renseignements sur "son cousin," ajouta :

(La suite au prochain numéro.)

LA POULE PLUMÉE

UNE femme s'accusait un jour à saint Philippe de Néri d'être trop portée à la médisance. Le confesseur lui demanda :

—Le défaut est-il habituel chez vous ?

—Hélas ! oui.

—Vous y tombez tous les jours ?

—Tous les jours, et souvent plusieurs fois dans un jour.

—Ma chère fille, dit le saint à sa pénitente, votre faute est grande, plus peut-être que vous ne le croyez, mais la miséricorde de Dieu est grande aussi, avec la volonté énergique de vous corriger, la prière aidant, je ne doute pas que vous ne triomphiez bientôt de cette habitude fâcheuse et qui semble si fort enracinée. Pour votre pénitence, mon enfant, voici ce que vous ferez : vous irez au marché voisin ; vous achèterez une poule récemment tuée et couverte encore de ses plumes ; vous vous acheminerez ensuite hors de la ville jusqu'à un point déterminé, en faisant plusieurs longs détours, et en plumant la poule que vous tiendrez entre vos mains pendant toute la durée de la promenade que je vous impose. Votre course finie, la poule plumée et bonne à mettre à la broche, vous reviendrez me trouver pour me rendre compte.

On imagine l'étonnement de la pénitente.

—J'obéirai, mon Père, dit-elle humblement, en dépit des objections qui s'élevaient dans son esprit.

Aussitôt elle se rend au marché, achète une poule et, tout en marchant, elle se met à la plumer comme elle en avait reçu l'ordre.

La dernière plume arrachée, elle revint vers son confesseur avec un empressement qui n'était peut-être pas sans quelque mélange de curiosité.

—Ah ! dit le saint en la revoyant, voilà qui est bien, et vous avez fidèlement accompli la première partie de mon ordonnance comme médecin de votre âme ; j'espère qu'il en sera de même de la seconde, et alors certainement vous serez guérie. Retournez aux lieux d'où vous venez, et, passant par les mêmes chemins, ramassez une à une les plumes de la poule semées tout le long de la route.

—Mais c'est impossible, mon Père, c'est impossible ! J'ai laissé tomber ces plumes au hasard, tout le long du chemin, le vent a dû les emporter. Comment voulez-vous, mon Père, que je puisse les retrouver maintenant ! J'y perdrais inutilement des journées entières.

—Eh bien ! mon enfant, reprit alors le bon religieux, eh bien ! les médisances et les calomnies sont comme ces plumes que vous renoncez à rattrapper quand une fois le vent les a dispersées. Vos paroles meurtrières et funestes sont tombées dans nombre d'oreilles et de cœurs à vous souvent inconnus, et combien de vos auditeurs pressés à les répandre de tous côtés ? Rattrapez-les à présent si vous le pouvez !.....

—Ah ! mon Père, que cela est vrai ! comment n'y avais-je pas pensé ? Priez Dieu pour moi afin que je me corrige.

—Allez donc, ma fille, et ne pêchez plus.

Si l'on est capable de beaucoup écrire, il faut écrire beaucoup. La fécondité littéraire ne s'aménage pas comme une coupe de bois.—F. BRUNETIÈRE.

LES REFLETS

J'irais à l'aventure : au flanc de la ravine,
La neige éblouissante étendait son manteau ;
Près de moi, sur les pins, au loin, sur la colline,
Le soleil d'or brillait comme au jour le plus beau.

Ses obliques rayons, sur la nappe argentine,
En frappant droit là-bas, le versant du coteau,
Illuminaient partout la face cristalline,
Des mille diamants de cet échin nouveau.

Et songeant, je disais : " Pourquoi sous la lumière
De l'astre aux rayons d'or, de la même manière,
Tous ces flocons épars ne scintillent-ils pas ? "

Hélas ! c'est votre image, ô trop nombreuses âmes
Qui ne savent briller sous les divines flammes
Chaque matin sur vous, rayonnant ici-bas !

MAXIMILIEN COUPAL.

NOTES ET IMPRESSIONS

Tout travail où l'inspiration n'a point de part m'est impossible.—EUG. DELACROIX.

Il en est de certains artistes comme du duc de Guise ; ils paraissent plus grands couchés que debout.—JULES CLARTIE.

La douleur ne parle éloquentement qu'à ceux qui savent la vie et ses amertumes.—PAUL MANTZ.

Tous les gouvernements, même les mieux établis, ont toujours l'abîme au-dessous d'eux, comme les plus forts navires.—JULES TROUBAT.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

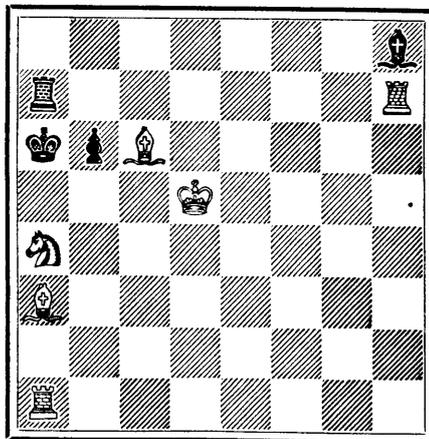
No. 67.—ENIGME FANTASISTE

On demande comment se nomme
La lune habitée par un homme.

No. 68.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Jas. B. Halkett, Ottawa

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 64.—Les mots sont : Diète et Tiède.

No. 65.—Le mot est : Vertu.

No. 66.—Les mots sont : Graines et Engrais.

ONT DEVINE :

Problèmes.—Rodolphe Garneau, Québec ; D. A. A. C., Montréal ; Un abonné, Wotton.

Rébus.—Adjutor Marquis, Québec ; Fred. Leroux, Montréal ; Eugène Defoy, chemin Sainte-Foye, Québec ; F. A. Préfontaine, South Durham ; Un abonné, Wotton ; Achille LeBel, Québec ; Mlle Denise Bourque, village Saint-Gabriel (Montréal) ; M. E. H., St-Sauveur de Québec ; F. X. Bousquet, St-Paul (Minn.) ; Dame C. Lesigne, Montréal.

RÉBUS



MATAMORE
SYCOMORE
GOMORRHE
CLAYMORE
REMORD

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Qui vole un œuf vole un bœuf.